

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Études leopardiennes
La Santé de Montaigne

SERGIO SOLMI

La Vie et la pensée de Leopardi

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2019

DANS le *Zibaldone* nous pouvons discerner, d'emblée, deux secteurs bien distincts et indépendants l'un de l'autre – même si de nombreuses remarques sur la formation et les caractères des langues anciennes et modernes, de l'italien en particulier, établissent une sorte de pont entre eux : le secteur strictement philologique et le secteur philosophico-moral.

Pour ce qui est du Leopardi philologue, son importance a été récemment soulignée, et l'on prévoit une édition complète des œuvres qui relèvent de ce secteur¹. Les notations philologiques et linguistiques du *Zibaldone* nous offrent, si l'on peut dire, un Leopardi spécialiste, fervent adepte d'une discipline positive, qui a en outre le mérite d'être étroitement liée à ses intérêts de poète et d'écrivain. Cependant, dans l'entreprise passionnée de "reconnaissance du monde" que représente le *Zibaldone*, bien que l'*habitus* philologique (amour des connaissances précises et des

faits démontrables) ait, lui aussi, un caractère déterminant dans la formation de cette pensée, il est évident que les autres notations, philosophico-morales, ont une importance beaucoup plus grande dans l'économie générale de l'esprit léopardien.

En effet, si l'intérêt philologique de Leopardi, pourtant si concret et si fructueux, répondant à une tendance fondamentale de son génie, peut vaguement se rapporter à un goût fort répandu à l'époque (qui s'exprima dans ce mouvement de redécouverte érudite favorisé chez les écrivains par le tout-puissant classicisme), l'autre intérêt, de nature philosophique, se greffe sur la forme précise et unique d'un destin personnel. Autrement dit, en raison directe des difficultés de sa formation juvénile, des incidents qui l'assombrirent, et de son inévitable et précoce enfermement dans le milieu familial traditionnel que le sort lui attribuait, le fait de découvrir, de toucher du doigt, de reconnaître autour de lui son propre horizon existentiel, se présentait au jeune Leopardi comme une grave nécessité : celle d'affronter, en les devançant avec la plus grande clarté de conscience possible, les offenses de la vie et la perte de ses chères illusions.

Et c'est déjà dans cet état d'esprit que Giacomo, alors âgé de dix-sept ans, soit

quatre ans avant ce qu'il appellera sa "mutation philosophique", avait composé son *Saggio sopra gli errori popolari degli antichi* en s'inspirant des théories des Lumières de Bayle et de Fontenelle. Une première entreprise de démolition des illusions qui n'est guère plus qu'un puéril divertissement. Car, s'agissant d'erreurs et d'illusions dissipées depuis longtemps déjà, ce n'était en fin de compte qu'un jeu littéraire – ce jeu fût-il révélateur d'une disposition naturelle.

Or, ce qu'il faut signaler d'emblée, contrairement à ce que l'on a parfois affirmé, c'est que le Leopardi penseur est presque tout entier circonscrit dans les notations du *Zibaldone* : dans ses thèmes, ses déductions et ses analyses articulées qui ne prennent leur véritable sens et ne révèlent toute leur portée que s'ils sont replacés dans leur ordre réel et dans leur complexe progression. Car, en dehors des deux grands essais, l'un sur la poésie romantique, l'autre sur les mœurs des Italiens¹, où la pensée initiale se développe, se consolide et se met au point, dans les *Petites Œuvres morales* comme dans les

1. Giacomo Leopardi, *Discours d'un Italien sur la poésie romantique*, traduit de l'italien par Denis Authier, Paris, Allia, 1995. Giacomo Leopardi, *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*, traduit de l'italien par Michel Orcel, Paris, Allia, 1993, 2012.

*Pensées*¹, Leopardi ne nous offre, pour ainsi dire, que le suc, le précipité de ses méditations, dont il supprime les pesantes liaisons dialectiques, pour y infuser le lyrisme de ses pathétiques réflexions et le charme de l'invention littéraire, ou pour en isoler les noyaux dans la grâce un peu sèche de l'aphorisme et du paradoxe. Nous savons aujourd'hui que la véritable pensée de Leopardi est, comme celle de Montaigne², une pensée en mouvement : on la saisit moins dans ses conclusions et ses affirmations générales que dans sa progression fébrile et rigoureuse, dans les répétitions et les continuel développements de ses thèmes essentiels.

En outre, pour rares et accidentelles que soient les allusions à sa vie privée, et, en dehors du fait que dans les notations du début – plus décousues et de caractère plus proprement mémorialiste – elles soient le plus souvent utilisées pour illustrer des vérités générales (dans le *Zibaldone*, le dessein autobiographique est toujours implicite, jamais apparent), on est bien

1. Giacomo Leopardi, *Petites Œuvres morales*, traduction de Joël Gayraud, Paris, Allia, 1992. Giacomo Leopardi, *Pensées*, traduction de Joël Gayraud, Paris, Allia, 1992, 1996. Sauf indication contraire, les citations de Leopardi ont été traduites par Joël Gayraud.

2. Voir Sergio Solmi, *La Santé de Montaigne*, traduit de l'italien par Monique Baccelli, Paris, Allia, 1993. (N.d.E.)

obligé d'admettre que ce livre représente un document intime, le compte rendu quotidien d'une exploration de soi et du monde, du point de vue mobile d'une existence qui s'interroge sans cesse, en suivant le cours du temps, alors que les reprises systématiques sont elles-mêmes continuellement dissoutes et modifiées par les réflexions qui suivent. Et ce n'est pas sans raison qu'il a paru naturel de remplacer le titre sous lequel il fut imprimé pour la première fois, *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura*¹, par ce nom de *Zibaldone*², mi-ironique, mi-familier, que Leopardi lui avait donné dans son "index", comme pour souligner le caractère privé, ou du moins initialement privé, par conséquent provisoire et chaotique, de ses méditations sur les sujets les plus divers.

Si nous insistons sur le caractère de journal intime, fût-il implicite, de ce *Zibaldone* (la datation des différentes pensées, absente dans les

1. C'est le titre de l'une des tables des matières des œuvres de Leopardi, qui fut donné à la première édition du *Zibaldone* (Florence, Le Monnier, 1898-1900) par la commission de spécialistes (dirigée par Carducci) proposée à cette entreprise. (Note de G. Pacchiano) [trad. fr. : Giacomo Leopardi, *Zibaldone*, traduit de l'italien par Bertrand Schefer, Paris, Allia, 2003. (N.d.E.)]

2. En italien, *zibaldone* veut dire à la fois journal intime, carnets, fouillis. (N.d.T.)

notations clairsemées des premières années, c'est-à-dire de juillet 1817 à juillet 1820, s'affirme par la suite avec une si constante précision qu'elle met en lumière l'importance que Leopardi attachait à leur localisation temporelle), c'est parce que ce seront justement les affleurements de l'aventure biographique disséminés dans ce texte qui nous offriront le meilleur angle sous lequel considérer la portée de ses réflexions. Quand survient chez le poète de vingt ans la "mutation philosophique", elle coïncide avec une période de repos forcé dû à une maladie des yeux, qui lui procure – en le privant de l'unique distraction que lui offrait la vie recluse de Recanati, c'est-à-dire ses chères lectures – l'expérience directe d'un approfondissement de la douleur, à la suite duquel il commence "à ressentir [*son*] infortune de façon fort peu confuse [...] à perdre l'espoir, à méditer profondément sur les choses [...] à ressentir le vrai malheur du monde, et ce, même au prix d'un état d'abattement physique".

C'est Leopardi lui-même, probablement à travers une mythisation intime de cet épisode biographique (dans son cas, il faut penser à une structure fondamentale du destin plutôt qu'à une expérience particulière) qui attribue à sa "mutation", ou conversion philosophique, les caractères qu'a pour d'autres la conversion

religieuse: c'est-à-dire ceux d'une révélation qui le force de l'extérieur pour toucher un nœud vital, et lui permet de "sentir" le malheur du monde au lieu de simplement le "connaître".

Leopardi est un philosophe sans l'être. S'il s'était délibérément destiné à la philosophie comme à une science "en bonne et due forme", avec la même objectivité et le même détachement – aussi fervents soient-ils – que ceux avec lesquels il avait entrepris ses études philologiques, un esprit aussi fermement systématique que le sien aurait sans doute commencé par une gnoséologie, par une analyse préalable de la pensée comme instrument de connaissance. Et dans ce cas il n'aurait sans doute pas négligé de reconsidérer le matérialisme – qui prend cependant dans la formation générale de son esprit, sous l'aspect philosophique comme sous l'aspect poétique, une "fonctionnalité" et une richesse d'implication particulièrement singulières – qu'il avait hérité, un peu hâtivement, dans ses grandes lignes, de la philosophie sensualiste du siècle précédent; lui qui ignorait, entre autres, la révolution que Kant (jamais lu mais quelquefois cité comme représentant d'une tendance abstractive et métaphysique de l'esprit allemand), avait apporté avec sa *Critique* en ouvrant une voie nouvelle à la pensée moderne. Ce matérialisme

dont il inverse le signe (par rapport aux philosophes français des lumières, qui ne s'en servirent, en définitive que comme d'une *pièce de touche**¹ pour la dissipation optimiste des peurs et des superstitions), et qu'il pousse à ses conséquences extrêmes, l'aide à éliminer et l'innéisme platonicien, et toute possibilité d'ouverture transcendante. Mais du même coup, en renvoyant les idées aux sensations, et de là à la pure matière, en les vérifiant par conséquent dans leur froide objectivité, ce matérialisme finit par agir comme un puissant stimulant de son pathétique et grandiose vertige, de son violent désir de néant.

D'autant qu'une philosophie "en bonne et due forme" aurait commencé par lui fournir des définitions logiques des concepts qu'il discute sans cesse dans ses longues méditations : Nature, Raison, Esprit, Corps, Illusion, etc., et qui restent pour lui aussi dialectiquement indéterminés que puissamment dessinés, effleurés ou seulement ébauchés dans la matière d'une recherche passionnée : tantôt prêts à se transformer en figurations fantastico-mythiques, comme dans les *Petites Œuvres morales*, tantôt suggérés sur le fond, avec le flou qui lui permet

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

d'exprimer de façon plus incisive, par contraste, le trait de réalité qui l'intéresse à ce moment-là. Et bien que le courant philosophique qui sert de base à la spéculation leopardienne soit évidemment la pensée sensualiste, et de façon plus générale la philosophie française des Lumières, de Montesquieu à Helvétius, Holbach, Rousseau, et aux idéologues plus tardifs issus de Locke, il est souvent difficile d'en indiquer la source, tant ces antécédents ont été profondément dissous et assimilés par l'écrivain à travers l'exercice direct de l'observation et de la déduction. Et il va de soi que, en dehors des citations fragmentaires, presque toutes tirées de lectures en cours, et de quelques rappels occasionnels, Leopardi ne se soucie guère de reconnaître ni de reconstituer les prémisses historiques de son "système", qu'il rattache vaguement à la "philosophie moderne", à ces "Lumières d'aujourd'hui", si "profondes, subtiles et universelles", auxquelles il adressait le paradoxal compliment – qui est en même temps une condamnation – d'être si entièrement "dénudées d'erreurs" qu'elles ne permettent plus la moindre erreur – "laquelle donnerait quand même un peu de vie au monde".

La vérité c'est que Leopardi n'a pas de temps à perdre. Son besoin de se situer

dans l'existence, de reconnaître la réalité qui l'entoure, aussi spontané chez lui que la recherche poétique, il parvient à le satisfaire en quelques années de travail fébrile et assidu, avec les instruments qu'il a sous la main – ceux qui proviennent de la dernière grande idéologie novatrice – avec le seul souci de retracer les lignes de cette réalité le plus précisément possible, tout en les mettant en relation avec une vision globale et cohérente du monde. D'où la nécessité du "système", sur laquelle il revient sans cesse, avec une pointilleuse clarté, jusqu'aux dernières pages du *Zibaldone*. Mais, que ce soit à cause de l'absence d'une formulation gnoséologique et logique de base, ou à cause de l'ambiguïté de ses *points de repère**, la pensée de Leopardi, sans jamais se contredire ouvertement, se confirmant même sans cesse et se retrouvant elle-même à travers un subtil réseau de renvois, déplace insensiblement mais continuellement son point d'observation, en rendant tout à fait impossible, malgré les tentatives renouvelées de reprises, une "triangulation" précise, sinon en termes très généraux. Aussi ses contradictions ne se manifestent-elles sous cette forme que sur le plan, souvent ébauché mais jamais atteint, des conclusions définitives, alors qu'elles apparaissent tout autrement

sur le plan de l'analyse ponctuelle, où elles peuvent coexister sans véritable incompatibilité, comme divers éclairages portés, d'un point de vue différent, sur le même ordre de réalité. Cependant, s'il manque à Leopardi la construction logique et systématique, qui viendrait conclure fondamentalement, sans équivoques, une vision du monde – le propre, en principe, du philosophe – en revanche, en se soustrayant au blocage des définitions irrévocables, il conserve, à travers ses changements instinctifs de point de vue, la riche liberté de prospection et d'analyse qui fait de lui l'un de nos plus grands moralistes, et essayistes.

Prenons, par exemple, l'un de ses thèmes centraux, c'est-à-dire son idée de la Nature. D'un côté, son image d'une entité providentielle et bienveillante – disposant de moyens adaptés à ses propres fins, selon le théologisme traditionnel propre à la pensée du XVIII^e siècle – que seule la civilisation produite par la raison humaine trahit et corrompt inévitablement, comme l'avait déjà dit Rousseau. C'est cette idée de la Nature que nous trouvons, idéalisée, dans les premières *Canzoni*, telle *Au printemps ou des fables antiques* :

Es-tu vivante, ô Nature

Sacrée, vivante ? et l'oreille qui l'avait oubliée